

1 maison pour 80 ou 8 maisons pour 1 ?

Fernand Deligny

Citer ce document / Cite this document :

Deligny Fernand. 1 maison pour 80 ou 8 maisons pour 1 ?. In: Enfance, tome 2, n°5, 1949. pp. 506-509;

doi : <https://doi.org/10.3406/enfan.1949.1159>

https://www.persee.fr/doc/enfan_0013-7545_1949_num_2_5_1159

Fichier pdf généré le 09/05/2018

1 MAISON POUR 80 OU 8 MAISONS POUR 1 ?

par F. DELIGNY

La mise en maison peut sans doute bénéficier de l'argument du moindre mal lorsque cette mesure est prise envers de jeunes enfants malades ou dont le milieu familial naturel ou le milieu social habituel sont incontestablement déficients ou jouent le rôle de perversificateurs chroniques. Mais il s'agit en tout cas d'une opération (dans le sens chirurgical du mot) affective dont il ne faudrait pas présumer de l'efficacité lointaine en s'en référant à ces résultats immédiats et provisoires dont la stabilité s'avère bien souvent incertaine dès le « lâcher-tout » en pleine société.

Les petits soins, les petites méthodes, les petits attendrissements, les petits travaux, les petites interprétations de comportement qui embellissent le séjour d'enfants en maison, toute cette dentelle faite au point de bon sentiment ne fait plus illusion qu'à ceux dont la myopie sociale confine à l'aveuglement volontaire.

Pour une couverture proprete « comme ils n'en auraient pas chez eux » combien de fermentations caractérielles individuelles et collectives dont la variété et la splendeur font la joie et la fierté d'une petite armée d'étranges psychothérapeutes alors que l'ampleur et le coloris de ces fermentations dépendent avant tout de l'atmosphère sociale confinée dans laquelle des petits courants de méthodes actives intra-muros ne renouvellent guère une atmosphère inerte.

Lorsque les enfants en réclusion enjolivée ont l'âge du jardin, le spectacle de leurs jeux est supportable, mais à mesure qu'ils grandissent se font plus cruellement sentir l'étroitesse et la pauvreté du milieu offert et les voilà, graines médiocres posées dans des scories, scrupuleusement à l'abri de la pluie et du soleil.

Bien sûr, tant qu'ils sont là, leur présence administrative est facilement contrôlable mais il s'agit bien de présences fantômatiques, et les jeunes individus répondent à l'artifice qui prétend les protéger par un redoublement de comportements artificiels. Fugues, docilités, agressivités, indifférences, turbulences ou enthousiasmes s'extériorisent

à la volonté du directeur d'établissement pour peu qu'il soit pourvu d'un minimum d'astuce et de métier et aidé par une équipe qui se pique au jeu.

Il est malheureusement impossible de contrôler dans quelle mesure la multiplication relativement récente de centres et maisons prévue dans un esprit de sauvegarde et qui se prétend fonction de la recrudescence de la criminalité juvénile ne serait pas un facteur — parmi d'autres bien plus importants — de cette recrudescence dûment statistiquée ou tout au moins de la gravité qui va croissant des « crimes » imputables à des moins de vingt ans. Sans vouloir parler de la promiscuité et du mélange même provisoire d'inadaptés inégalement chevronnés dont la nocivité n'échappe à personne, on pourrait, sociologiquement parlant, se demander si la vie d'équipe, par exemple, tant prônée comme apprentissage de la vie collective normale n'est pas tout simplement la sœur jumelle de la vie en bande, avec ses conduites imposées hyper-morales (code de l'honneur et loi du milieu) qui envoûtent des garçons privés de points d'appels normaux et variés pour leur affectivité ou leur esprit d'initiative.

Qu'un milieu social s'appauvrisse, voilà les bandes qui se multiplient « spontanément »; que les conditions de vie proposées à des jeunes soient obligatoirement artificielles ou monotones et la vie d'équipe vient faire illusion, les individus, mus par une sorte de tropisme, se tournant l'un vers l'autre faute d'intérêts extérieurs plus variés.

* * *

L'essai que nous tentons depuis deux ans, très schématiquement décrit dans un précédent numéro de cette revue, nous permet aujourd'hui, riche des observations faites sur une cinquantaine de jeunes inadaptés sociaux flagrants de treize à vingt ans, de préciser la description du dispositif employé pour observer et aider à la réadaptation sociale de jeunes gens dont la plupart, passés de maison en maison, étaient venus échouer dans un service de neuro-psychiatrie infantile où les psychotérapies en usage s'étaient avérées, quant à leur cas, impropres à modifier favorablement leur comportement. Tout d'abord les jeunes inadaptés sociaux que nous prenons en charge s'ignorent l'un l'autre. Le prétexte de leur première prise de contact avec nous est varié (embauche nouvelle, loisirs à proposer, etc.) et cette entrevue se fait dans un climat qui ne ressemble en rien à celui d'une visite médicale ou d'un « examen » quelconque. L'endroit même peut en être différent suivant les cas et la personne qui prend ce premier contact choisie, parmi nos collaborateurs, à partir des renseignements que nous pouvons avoir au préalable sur les comportements habituels, les désirs, aversions ou méfiances du garçon à connaître.

Aucun d'entre nous ne compte agir directement sur le garçon. Notre

enquête n'est pas tournée vers lui mais se propose au contraire de démultiplier autour de lui les « occasions ».

Nous devons nous excuser ici de ce que les termes que nous employons couramment entre nous sont très imprécis et relèvent plus de l'argot de métier que d'une terminologie scientifique. Lorsque nous bénéficierons de l'aide constante de jeunes chercheurs, les rapports que nous pourrions fournir auront toute la solidité et la minutie souhaitables.

Pour l'instant donc notre première préoccupation est de susciter autour du « cas » pris en charge des « occasions » de toutes sortes (rencontre avec tel ou tel de nos « collaborateurs ou collaboratrices dont les métiers, les habitudes, les préoccupations sont très variés, sortie avec tel ou tel groupe de jeunes, accrochage à une activité de loisir quelconque, petit voyage, service difficile à rendre à l'un ou l'autre, possibilités de gains immédiats, figuration de cinéma, audition d'essai à la radio, etc.). Le vol à voile, la pêche sous-marine, le tir au revolver, le judo, le « stop » long parcours figurent parmi les occasions qui attirent le plus souvent nos « exclus » provisoires. L'habitude qu'ils ont prise de se réfugier dans des rêves de puissance imaginaire qui les mure dans une sorte de prudence et leur fait éviter scrupuleusement toute occasion de confrontation entre leurs possibilités réelles et les difficultés courantes résiste rarement à l'attrait de l'exceptionnel.

Il nous arrive couramment d'observer quel retentissement peut avoir le simple fait d'avoir osé dans le comportement habituel de jeunes « durs » qui jouaient de la menace perpétuelle envers leur entourage faute d'une assurance intime un peu étayée.

Mais ceci est l'aspect pittoresque de notre tâche et notre expérience nous amène à attendre encore des preuves de la stabilité des résultats donnés par toute espèce de cures miraculeuses dont les amateurs de « psychologie » sont fort friands.

Toutes les variations de comportement en fonction des « occasions » proposées (acceptées ou refusées) sont pour nous des indications dont nous essayons de tirer le genre d'occasions à susciter dans l'immédiat et dans l'avenir autour des cas « observés ».

Pour bon nombre d'entre eux le « séjour d'essai » loin du milieu familial s'impose rapidement. Grâce au réseau d'Auberges de Jeunesse et aux correspondants « privés » que nous avons pu utiliser nous pouvons, quant à ces séjours d'essai, procéder de la façon suivante :

A partir du conflit familial exacerbé ou latent ou du rejet de l'hébergement actuel (lorsqu'il s'agit de garçons privés de leur famille), il nous est facile de proposer à nos « observés » d'aller vivre provisoirement ailleurs. Et « ailleurs » consiste soit en un hébergement semi-familial à proximité d'une collectivité toujours renouvelée (Auberge de Jeunesse) soit en un séjour chez un artisan, un instituteur, une organisation de type communautaire, la longueur du séjour étant laissée à la libre initiative de l'intéressé (c'est-à-dire l'observé), à charge

pour notre correspondant local de démultiplier les occasions de contacts humains, d'embauche, de loisirs actifs sans avoir en aucune manière à se soucier de pédagogie ou de morale intempestive, quitte à « vider » notre « pensionnaire » dès que celui-ci devient une gêne. Au pensionnaire déçu ou rejeté nous proposons de nouveaux hébergements et cela sans autre intervention orale de notre part que l'indication des heures de train ou des possibilités de « stop » dans la direction choisie par nos vagabonds provisoires.

En effet, l'expérience qui a pourtant porté sur des cas assez extrêmes d'instables fort maltraités en épithètes gréco-latines ou, qui pis est, électro-choqués, insulinés, narco-analysés avant notre intervention montre que cette exploration faite réellement, cette confrontation avec les réalités brutes, cette « liberté » sur-activée loin d'inciter à l'évasion permanente amènent l'instable à venir quémander auprès de nous une fixation de son habitat. Nous sommes alors à même de l'aider et dans la description du mode de vie qu'il souhaite, compte tenu de ses propres essais, et dans l'aménagement de son hébergement, de son embauche, de ses loisirs actifs soit à partir de son milieu familial complété soit dans des conditions entièrement nouvelles, si le milieu familial s'avère, à l'expérience, inutilisable.

A l'épreuve ce dispositif s'avère ultra-sensible aux données économiques et sociales du moment et force nous est de constater chaque jour qu'il est beaucoup plus facile de susciter l'envie de travailler chez un « paresseux » invétéré que de lui trouver effectivement un apprentissage à un moment où les artisans du faubourg Saint-Antoine vont allonger la file déjà nombreuse des ouvriers qualifiés en chômage.

Cette donnée que certaines maisons officielles éludent en laissant se pratiquer, à l'intérieur même de leurs murs, une propagande permanente en faveur de l'engagement volontaire pour les troupes d'occupation en Indochine nous obligea, à elle seule, à limiter à l'extrême le nombre de cas pris en charge, car la clef de toute réadaptation sociale, à savoir un travail sainement rémunéré, nous paraît de moins en moins (et observations faites) cachée dans les replis lointains d'un inconscient réticent.

Et notre manière de procéder qui entraîne l'adhésion de médecins réputés spécialistes de ces problèmes et témoins des stabilisations favorables de comportements obtenues sur des cas bien connus d'eux ne consiste, somme toute, qu'à nous livrer à une enquête acharnée et permanente pour offrir à des jeunes malades sociaux ce que toute société bien faite devrait pouvoir proposer à tous les gars et filles qui ne demandent qu'à vivre comme tout le monde.
